AUG - 4 1967

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafamilledesbada00duma

La famille des Gaïacides

comédie

AUG - 4 19

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

I par Dumaniant
Antoine-Augustin Renouard
ed. ple
S. 3461
30.

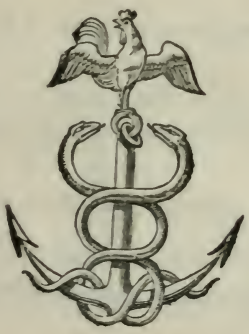
LA FAMILLE DES BADAUDS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

IMITÉE DE L'ANGLOIS.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés-Étrangères, le 7 mars 1807.

P 3



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, n° 55.

M DCCC VII.

Universitäts
BIBLIOTHECA

PERSONNAGES:

JOHNSON, cuisinier sans place, mais bien vêtu.
TOM, valet de chambre.
Georges FLUTTER, bijoutier.
Pitt FLUTTER, son frère.
Miss ANGELICA, leur sœur.
RACKET, ancien huissier de la chambre des communes.
FRICK, apprentif bijoutier.
BETTY, servante des Flutter.

La Scène est à Londres.

566 143
H96
PQ
1981
.D8F3
1809

Coll. spéc.

LA
FAMILLE DES BADAUDS.

Le théâtre représente une rue de Londres, une maison dont la porte s'ouvre à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOM, JOHNSON.

TOM *entre le premier.*

QUEL est donc ce gros jouflu, qui me suit depuis quelques minutes, et qui me regarde avec tant d'attention ?

JOHNSON, *éloigné de Tom, qui le regarde.*

C'est lui, c'est lui-même ! mon costume l'empêche de reconnoître son ancien camarade de chambre et de lit. Abordons-le.

TOM.

Eh ! mais.... oui.... non.

JOHNSON, *courant l'embrasser.*

Eh ! oui, c'est moi-même.

TOM.

Johnson !

JOHNSON.

Mon cher Tom !

TOM.

Comme tu es devenu gros et gras depuis notre séparation !

JOHNSON.

C'est que j'avois fait fortune, ou à-peu-près : enfin, j'étois fort à mon aise, lorsque nous désertâmes l'un et l'autre de la milice à Cornwall ; tu allas au nord, moi au midi ; je m'embarquai sur un vaisseau de la Compagnie.

TOM.

En qualité de....

JOHNSON.

De marmiton ; je fis des progrès si rapides dans l'art de la cuisine, que mon chef étant mort, je lui succédai, et je puis dire même, amour propre à part, que je parvins à le faire oublier. C'est presque toujours le hasard qui développe les grands hommes, et fait ressortir leurs talents ; sans te fatiguer des recherches savantes que j'ai faites, pour me perfectionner dans la gastronomie, je puis te garantir que je suis en état de faire la barbe à tous les traiteurs de Londres.

TOM.

Je sers maintenant un lord de l'amirauté, en qualité de valet-de-chambre.

JOHNSON.

Je suis charmé de te trouver dans une position aussi heureuse.

TOM.

Il paroît à ta mise, que la tienne ne l'est pas moins.

JOHNSON.

Hélas ! il ne faut pas juger sur l'apparence. Cet habit

est tout ce qui me reste de mon aisance passée ; mais je tiens à cet habit, il me vaut de la considération ; et grace à lui, depuis que j'ai perdu mon argent au jeu, je lui dois les égards que l'on accorde à l'homme opulent, et que l'on refuse à l'homme de mérite, lorsqu'il porte les livrées de la misère.

TOM.

Tu connois le monde.

JOHNSON.

Assez, comme on dit, pour tirer mon épingle du jeu. Depuis trois semaines que j'attends une place, je me fais régaler, tantôt par celui-ci, tantôt par celui-là. Dans les tripots, je me place à côté du joueur heureux ; je jure plus que lui ; si la chance lui est un moment contraire, j'en accuse le sort ; comment, neuf rouges de suite, pas une intermittence ! S'il gagne, au contraire, je fais honneur à sa pénétration des coups favorables. Je capte sa bienveillance, je deviens son ami ; nous sortons ensemble, je l'invite à venir avec moi à la taverne ; après le repas que j'ai commandé, je mets la main à la poche, il me prévient, il paie pour nous deux. Je cours dans les cafés, les églises, les places publiques, j'interroge les physionomies ; mais si tu savois à combien de ruses, à combien de mensonges, à combien de flatteries, j'ai besoin d'avoir recours, tu conviendrois qu'il me faut plus d'art pour dîner sans argent, qu'il n'en faut à un général, pour tracer un plan de campagne.

TOM.

On n'obtient rien sans peine.

JOHNSON.

L'avantage que j'ai de te rencontrer, redouble en moi

cette gaîté qui ne m'abandonna dans aucune circonstance de ma vie.

TOM.

Conserve cet heureux caractère, mon ami, conserve-le toujours.

JOHNSON.

Je l'espère bien. Es-tu toujours mon ami ?

TOM.

Me ferois-tu l'injure d'en douter ?

JOHNSON.

Tu me ravis ; c'est qu'il est si ordinaire de se voir méconnu, quand on est dans la peine !

TOM.

Toutes les fois que je pourrai faire quelque chose pour ton service, tu n'auras qu'à parler. Je ne suis pas de ces gens qui ne vivent que pour eux.

JOHNSON.

On le voit bien.

TOM.

Qui croient que quand ils sont contents, tout le monde doit l'être.

JOHNSON.

Ah ! mon cher Tom ! tes bons sentiments me fendent le cœur ; je n'en abuserai pas cependant, mais le guignon me poursuit. Je n'ai rien pris depuis vingt-quatre heures, mon estomac m'avertit qu'il m'est impossible de me passer plus long-temps de dîner ; et en attendant que je trouve à être employé, si tu voulois bien me prêter une demi couronne.

TOM.

Ah ! c'est la seule chose dont je te prie de me dispenser, je me suis fait une loi de ne jamais prêter, je ne

veux aucune sorte d'affaire d'argent avec mes amis ; je veux les conserver intacts, et l'intérêt brouille les hommes.

JOHNSON.

Pourquoi donc ? ah ! je vois ce que c'est, tu veux me donner, mon cher Tom, tu veux me donner.

TOM.

Te donner ? me crois-tu capable d'en agir ainsi vis-à-vis de toi ? on donne à son inférieur, mais à son égal, à son ancien ami ! va, tu ne me connois pas, je ne suis pas capable d'un pareil orgueil.

JOHNSON.

Mais en vérité, je ne t'entends pas.

TOM.

Ah ! je te prie, laisse-moi suivre mes principes ! toute autre chose, mon cher Johnson, tu n'as qu'à commander.

JOHNSON.

Tu as là de sots principes ; mais enfin puisqu'ils ne te permettent ni de me prêter, ni de me donner, mène-moi du moins dîner avec toi à ton hôtel.

TOM.

Je le voudrois de tout mon cœur, mais nous avons un Intendant qui n'entend pas raillerie sur cet article, et qui a aussi ses principes.

JOHNSON, *à part.*

La peste du maroufle, avec ses principes.

TOM.

Toute autre chose, mon cher Johnson ; toute autre chose.

JOHNSON.

Mais que diable veux-tu dire, avec ton toute autre chose ?

TOM.

Sans doute : explique-toi, demande.

JOHNSON.

Eh bien, je te prie seulement, si cela n'est pas contre tes principes, de vouloir bien me dire si cette maison, d'où je t'ai vu sortir, n'est pas celle de lord Sparre, un brave et galant homme, fort au-dessous de toi pour les principes, mais aimant à faire du bien quand il en trouvoit l'occasion.

TOM.

Non; cette maison appartient à deux marchands joailliers, celle qui touche est occupée par un avocat, l'autre par un secrétaire de l'amirauté.... l'autre....

JOHNSON.

Cela suffit.

TOM.

Tu vois bien que quand tu me demandes des choses possibles, je ne te refuse pas.

JOHNSON.

Oui! tu ressembles à ces gens qui se croient officieux, quand ils vous ont dit l'heure qu'il est, ou qu'ils vous ont indiqué votre route.

TOM.

Eh, mais ce sont encore de ces services qu'on n'obtient point d'un brutal, qui suit son chemin, sans daigner vous répondre.

JOHNSON.

Je t'entends : tu m'obligeras si tu le peux, sans te compromettre, et sans qu'il t'en coûte rien?

TOM.

Tu l'as dit, mon cher Johnson; chacun a sa manière d'obliger, et c'est la mienne; elle sera efficace. J'ai des

vues sur toi ; trouve-toi ici demain à la même heure, et je pourrai peut-être te dire quelque chose qui te fera plaisir. (*il sort.*)

JOHNSON.

Prends garde de te ruiner avec tes principes.

SCÈNE II.

JOHNSON *seul.*

Au diable l'original ! il me dira demain quelque chose qui me fera plaisir, et il me laisse mourir de faim aujourd'hui. Il m'obligera s'il ne lui en coûte rien ; voilà bien les amis du jour. Quel beau thême pour philosopher ! mais ce n'est pas de la philosophie, c'est un bon dîner qu'il me faut. Examinons les passants, et voyons dans le nombre, s'il ne s'en rencontreroit pas quelqu'un assez philantrope pour venir au secours d'un estomac qui crie. O Fortune, qui ne m'abandonnas jamais ! tu as semé les sots en abondance dans cette grande cité, protège-moi encore dans ce jour, fais que j'en rencontre au moins un qui soit dupe de la ruse que tu m'inspireras ; ne souffre pas qu'un cuisinier habile, qui souvent fit mourir les autres d'indigestion, périsse aujourd'hui d'une manière si opposée.

SCÈNE III.

PITT et GEORGES FLUTTER, JOHNSON.

PITT, *sortant de sa maison avec son frère.*

Prenons un peu l'air, pendant que notre sœur Angelica apprête le dîner.

JOHNSON, *à part.*

Le mot de dîner a frappé mon oreille.

GEORGES.

Nous avons fait une bonne affaire hier; il faut nous régaler aujourd'hui.

JOHNSON, *à part.*

Que ces faquins là sont heureux!

PITT.

Sais-tu, frère, que le diamant monte beaucoup. Tu as eu tort de ne pas acheter cette petite partie qu'on nous avoit offerte.

JOHNSON, *à part.*

Quel malheur que je n'aie point de diamant à vendre!

GEORGES.

Si l'occasion se présente de nouveau, je ne la laisserai pas échapper.

JOHNSON, *à part.*

Oh! la bonne idée qui me vient.

PITT.

Il faut suivre la veine, quand on la trouve.

JOHNSON, *à part.*

Je dînerai, si je trouve un moyen de fixer leur attention. (*il se promène en prenant un air balourd, la corne du chapeau en l'air; il regarde çà et là, et fredonne entre ses dents.*)

GEORGES.

Oh! regarde donc, frère, la bonne figure!

PITT.

C'est quelque provincial.

GEORGES.

Quelque benet d'Irlandois.

PITT.

C'est étonnant, comme cela se voit d'abord.

JOHNSON, *à part.*

Bon ! ils s'occupent de moi. (*il va tirer une affiche, placardée à la coulisse.*)

PITT.

J'aime beaucoup à voir l'air ébahi de ces Irlandois, quand ils viennent à Londres pour la première fois.

GEORGES.

C'est leur conversation, sur-tout, qui est amusante.

PITT.

Si nous faisions jaser celui-ci, en attendant le dîner.

GEORGES.

Abordons-le; j'aime à rire aux dépens des badauds.

PITT.

J'ai le tact, moi, pour les promener.

JOHNSON, *à part.*

Bon ! ils y viennent.

PITT, *allant à Johnson.*

Monsieur n'est pas de Londres, je crois? (*silence*) Monsieur est peut-être étranger? (*Johnson change de place, et va lire une autre affiche*) Comme ils sont idiots ces gens là ! ça n'ose pas parler.

GEORGES.

Nous n'en aurons pas le démenti; il faudra qu'il jase ou qu'il soit muet.

JOHNSON, *à part.*

Bravo! mes bons amis! bravo! nous dînerons ensemble, et vous paierez l'écot.

PITT, *qui a été voir ce que Johnson lisoit.*

Tu ne devinerois jamais ce qu'il lit avec tant d'at-

tention ? c'est une vente de meubles par autorité de justice, mais faite il y a huit jours.

GEORGES.

Ces pauvres provinciaux s'amusent de tout à Londres. Examine donc cet original ; il sourit comme s'il entendoit finesse à cette lecture.

PITT.

Je le crois un peu niais ; c'est dommage qu'il n'ait pas voulu parler, je me sentois en train de le badiner, légèrement s'entend, comme je fis l'autre jour avec ce grand neveu du cousin Pakit ; te souviens-tu comme je te fis rire ? n'est-ce pas que je m'y pris bien ?

GEORGES.

Oh ! ce n'est pas l'esprit qui te manque.

JOHNSON, *à part.*

Nous en ferons l'essai.

PITT, *voyant Johnson s'en aller.*

Tout est dit, il s'en va ; mais non, non, il revient.

JOHNSON.

Messieurs, oserois-je vous demander si je suis près de la paroisse Saint-Georges?

PITT, *bas à Georges.*

Ah ! le drôle de corps ! il est à cent pas de l'église, en tournant la tête, il peut la voir, et il demande son chemin? il y a de quoi mourir de rire. (*à Johnson*) Monsieur, vous en êtes encore très éloigné ; il faut que vous alliez tout au bout de la rue, toujours devant vous, après quoi vous tournerez à gauche, et vous trouverez un cul-de-sac qui vous y conduira.

JOHNSON.

Je vous remercie.

PITT, *à Georges.*

A gauche ! il le croit ; oh ! c'est par trop bête !

GEORGES.

J'en ai compassion. Écoutez, Monsieur, je réfléchis qu'il y auroit encore un chemin plus court.

JOHNSON.

Je le prendrai !

GEORGES.

Quand vous serez au bout de la rue, au lieu de tourner à gauche, vous tournerez à droite.

JOHNSON.

Je vous rends mille graces. (*il s'en va.*)

GEORGES.

Il est pourtant poli.

PITT.

Bête, bête.

JOHNSON, *revenant.*

Comme vous me paroissez fort obligeants, Messieurs, oserois-je vous demander si le joaillier du roi demeure dans ce quartier ?

GEORGES.

Non, Monsieur, il en est fort loin. (*bas à Pitt*) Il faut tâcher de savoir ce qu'il veut au joaillier du roi.

PITT, *bas.*

Sans doute.

GEORGES.

Monsieur, il vous faudroit plus d'une lieue de chemin pour arriver chez le joaillier du roi. (*regardant Pitt*)

Mais il y a tel joaillier qui a d'aussi beaux diamants à vendre, que le joaillier du roi.

PITT.

Et il ne faudroit pas aller fort loin pour en trouver, et à meilleur marché, peut-être.

JOHNSON.

Je ne pense pas à en acheter.

GEORGES.

Monsieur en auroit peut-être à vendre ? (*bas à Pitt*) Cela vaudroit mieux. (*haut*) Monsieur pourroit en avoir apporté des pays lointains.

JOHNSON.

Je vous demande pardon, Messieurs, mais je ne crois pas que cela vous intéresse.

GEORGES.

Excusez, Monsieur, je n'aurois pas pris la liberté de vous faire cette question, si nous ne pensions pas, qu'ayant l'honneur d'être nous-mêmes marchands joailliers, nous pourrions comme d'autres....

JOHNSON.

Vous êtes joailliers, Messieurs?

GEORGES.

Oui, Monsieur.

PITT.

Nous sommes les frères Flutter, à l'Ours couronné.

JOHNSON.

L'Ours couronné ! comment c'est vous, messieurs les frères Flutter? j'ai fort entendu vanter votre probité, votre bonne foi ; le hasard ne pouvoit pas mieux me

servir. Vous avez une physionomie qui inspire la confiance, je n'ai aucun attachement particulier pour le joaillier du roi, et je vous dirai naturellement, que je voudrois principalement rencontrer des gens de probité.

GEORGES.

Vous avez bien raison, Monsieur; mais c'est une chose bien rare dans ce siècle-ci, extrêmement rare; nous croyons cependant pouvoir nous flatter, que si nous avions l'honneur d'être connus de Monsieur, il trouveroit chez nous....

JOHNSON.

J'en suis charmé; je vais donc vous parler naturellement; répondez-moi, je vous prie, avec la plus grande exactitude.

GEORGES.

Oui, Monsieur.

JOHNSON.

La plus grande vérité.

GEORGES.

Vous y pouvez compter.

JOHNSON.

Je voudrois savoir entre nous, mais que cela n'aille pas plus loin....

GEORGES.

Sans doute.

JOHNSON.

Je voudrois, dis-je, savoir ce que vous estimeriez un diamant d'une forme presque ovale, de cette longueur-ci, (*montrant le bout de son doigt*) de cette épaisseur là, (*montrant l'extrémité de son petit doigt*) d'une

grande blancheur, et qui peseroit..... Vous ne m'écoutez pas ?

GEORGES.

Ah, Monsieur ! nous sommes tout oreille.

JOHNSON.

Qui peseroit 61 karats, 3 grains, et 17 trente-deuxième.

GEORGES.

Quel diamant ! (*bas à Pitt*) Voilà le nœud ; il a ce diamant à vendre, et il ne s'y connoît pas.

PITT, *bas à Georges.*

Il faut le ménager.

GEORGES.

Vous avez là, Monsieur, un diamant superbe.

JOHNSON.

Vous ai-je dit que je l'eusse, Monsieur ?

GEORGES.

Non, non.

JOHNSON.

Je n'aime pas qu'on me fasse parler avant le temps.

GEORGES.

Je vous demande pardon, Monsieur.

PITT, *bas à Georges.*

Va doucement, mon frère.

JOHNSON.

Je desirerois donc savoir ce que vaudroit un diamant, tel que celui que je vous ai dépeint, mais en supposant qu'il eût à l'extrémité de sa surface, dans la longueur, une tache de la grandeur à-peu-près d'un œil de fourmi.

GEORGES.

Ah ! c'est désagréable.

PITT.

Cela lui ôte étonnamment de son prix.

JOHNSON.

Vous voyez donc bien, Messieurs, que vous ne pouvez pas répondre à ma question tout d'un coup ; il convient même que vous vous consultiez là-dessus ensemble à tête reposée ; pensez-y, je vous prie, je reviendrai vous voir dans quelques jours.

PITT, *bas à Georges.*

Ne le laisse pas aller.

GEORGES, *à Johnson.*

Monsieur, Monsieur ! je pense que vous avez raison, et qu'il faut réfléchir avant que de s'expliquer sur des objets d'une certaine importance. (*bas à Pitt*) Si nous lui proposions à dîner ?

PITT.

Sans doute, sans doute.

GEORGES.

Monsieur, si nous osions vous prier d'accepter notre dîner, dans la journée nous pourrions vous donner une réponse satisfaisante.

JOHNSON.

A peine connu de vous, Messieurs, non, non, accepter un dîner, cela n'est pas dans mes principes.

GEORGES.

Eh ! cela ne fait rien, Monsieur.

JOHNSON.

Quoique je répugne à faire de nouvelles connoissances, je sens qu'il m'est impossible de résister plus long-temps à une invitation aussi pressante. Allons, je me résigne.

PITT.

Vous nous comblez de joie.

JOHNSON.

Vivez-vous seuls, Messieurs ? êtes-vous mariés ?

GEORGES.

Nous sommes encore garçons l'un et l'autre ; nous demeurons avec miss Angelica Flutter, notre sœur, qui a soin de la maison. C'est une bonne fille qui a renoncé au mariage, pour des raisons..... Son cœur fut sensible, et.....

PITT.

Ne parlons pas de cela. Affaire de famille !

GEORGES.

Nous vous ferons dîner avec notre oncle Racket ; sa conversation vous plaira ; c'est un homme de mérite ; il a été pendant vingt ans, huissier de la chambre des communes, il vit de sa pension de retraite, et passe son temps à lire. Quel que soit le pays dont vous puissiez lui parler, il en raisonnera avec vous, comme moi du cours du diamant. Imaginez-vous que sa chambre est toute tapissée de cartes géographiques, et qu'il passe sa vie à les regarder. C'est cependant dommage que sa vue commence à baisser, car cela est cause qu'il prend souvent un pays pour un autre ; mais il aime les étrangers avec passion, pour jaser avec eux de ce qu'il sait, et de ce qu'il a vu.

JOHNSON.

Je serois charmé de faire sa connoissance tout de suite.

GEORGES.

Mon frère, pendant que je vais prévenir ma sœur et

mon oncle de l'arrivée de notre hôte, faites-lui faire un tour de promenade.....

JOHNSON.

Je serois fâché de déranger l'heure de votre dîner.

GEORGES.

Non, Monsieur, non ! mon frère, montrez l'escalier du clocher, la nef et le banc de notre famille. Un peu d'exercice vous donnera de l'appétit.

JOHNSON *à part.*

Au diable les délais. (*à Pitt*) Allons, Monsieur, promenons-nous bien vîte.

GEORGES, *bas à Pitt.*

Ne le perds pas dans la foule.

PITT, *bas à Georges.*

Ne crains rien. (*à Johnson*) Donnez-moi le bras.

GEORGES.

Prenez garde aux filous.

JOHNSON.

J'ai toujours la main dans ma poche.

SCÈNE IV.

GEORGES.

PESTE ! s'il se laissoit escamoter son diamant, nous en serions pour nos frais. C'est lui, je pense, qui nous régalera, et je vais le traiter comme un homme qui paie. (*il rentre chez lui.*)

SCÈNE V.

Le théâtre change, et représente une chambre dans la maison des frères Flutter.

ANGELICA, BETTY, FRICK.

ANGELICA.

Frick, avez-vous balayé le magasin ?

FRICK.

Oui, miss Angelica.

ANGELICA.

Comme vous avez bien travaillé toute la semaine, vous irez ce soir voir les lions de la tour. Betty, le dîner est-il prêt ? mes frères vont bientôt rentrer.

BETTY.

Ils peuvent venir quand ils voudront.

ANGELICA.

Le pouding, comment va-t-il ?

BETTY.

Il a une mine qui fait plaisir à voir.

ANGELICA.

Le roast-beef ?

BETTY.

Encore deux tours de broche, et l'affaire est faite.

ANGELICA *à Frick.*

Allez à la taverne prendre deux pots de porter ; nous nous régalons aujourd'hui.

FRICK.

Tant mieux ; ça n'arrive pas souvent.

ANGELICA.

Vous êtes gourmand, Frick, ce défaut vous sera nuisible.

FRICK.

Toujours des pommes de terre, toujours du bœuf salé, et de la petite bierre, ça rebute à la fin.

ANGELICA.

Que ne parlois-tu plutôt? on t'auroit donné tous les jours du rôti, et du vin de France.

SCÈNE VI.

BETTY, GEORGES, FRICK.

GEORGES.

Ma sœur, il faut envoyer bien vîte prendre chez le rôtisseur une poularde grasse; chez le pâtissier, une tourte de poisson; chez Claude Trotter, quatre bouteilles de vin de Bourgogne; faites sortir du caveau, cette bouteille de Madère, et du buffet, ce flacon de liqueur que nous conservions pour le jour du mariage de notre frère Pitt. As-tu compris, Frick, ce que je viens de dire?

FRICK.

Si bien que je vais l'aller commander sur le champ.

GEORGES.

Va, mon garçon, fais diligence, et pour que le tout aît l'air de venir de notre cuisine, tu l'y feras porter.

FRICK.

C'est entendu. Il ne faut pas me commander deux fois la même chose. (*il sort en courant.*)

GEORGES.

Toi, Betty, va chercher la bouteille de Madère, et le flacon de liqueur.

BETTY.

J'y cours.

SCÈNE VII.

GEORGES, ANGELICA.

ANGELICA.

Que signifie cette prodigalité? avez-vous trouvé un trésor?

GEORGES.

A-peu-près. Écoutez, Angelica, il faut paroître aujourd'hui, il est nécessaire que vous fassiez un peu de toilette.

ANGELICA.

Quelle toilette voulez-vous donc que je fasse? ne vous apercevez-vous pas que, comme c'est fête aujourd'hui, j'ai mis ma robe neuve?

GEORGES.

Je n'y prenois pas garde, cependant, il vous manque encore je ne sais quoi.

ANGELICA.

Oui, mon collier de perles, mes boucles d'oreilles, et mon fichu garni de dentelle.

GEORGES.

Eh bien! allez mettre le collier, le fichu, et les boucles d'oreilles.

ANGELICA.

Qui attendez-vous donc pour faire tant de dépense et tant d'étalage?

GEORGES.

Qui j'attends? c'est un homme qui.... c'est un homme que....

ANGELICA.

Un homme qui, un homme que....

GEORGES.

Enfin, c'est une excellente affaire; il est vrai que la joie brouille un peu mes idées : c'est un étranger que le plus heureux des hasards m'a fait rencontrer dans la rue, et à qui il faut donner une haute idée de notre aisance, de notre esprit : vous ne parlerez pas, ma sœur.

ANGELICA.

Vous devriez vous donner ce conseil à vous-même.

GEORGES.

Point d'amour-propre mal entendu, ma sœur; chacun, dans ce bas monde, a son talent particulier, et comme vous avez une voix éclatante, vous chanterez au dessert, si l'on vous en prie. Mon oncle Racket, Pitt et moi, nous ferons les frais de la conversation.

ANGELICA.

Je vous conseille, en amie, de laisser parler votre oncle.

GEORGES.

Je conviens qu'il sait une infinité de belles choses que nous ignorons; mais comme tout cela ne fait rien au cours du diamant, je ne me soucie guères de les apprendre : et très certainement, quand il prendra la parole, je n'aurai pas la sottise de l'interrompre.

SCÈNE VIII.

Les précédents, BETTY, FRICK, *entrent par différents côtés.*

FRICK.

Ce que vous avez ordonné sera dans la cuisine, sous dix minutes.

GEORGES.

C'est bien, mon garçon.

BETTY.

Voici la bouteille de Madère, et le flacon de liqueur.

GEORGES.

Pose-les sur la table.

FRICK, *à part.*

Quel bonheur ! je vais faire enfin un bon repas !

GEORGES.

Écoute, Frick, tu aideras Betty à servir.

FRICK.

Comment donc ? je ne dînerois pas à table aujourd'hui ; je suis votre apprentif, je ne suis pas votre laquais ; et mes parents vous paient mon apprentissage.

GEORGES.

Je le sais bien, mon bon Frick ; mais il m'importe d'avoir un air opulent aujourd'hui, et rien ne donne cet air à un homme de mon état, comme d'avoir un serviteur à ses gages.

FRICK.

Cet arrangement ne me plaît pas du tout ; je me faisois une fête d'avoir ma part d'un bon dîner, c'est si rare chez vous ; et puis j'ai une faim d'enragé.

GEORGES.

Frick, tu ne seras pas oublié, tu auras de tout, et voilà un schelling que je te donne, pour aller demain te divertir à la taverne ou à la comédie.

FRICK.

Puisque c'est ainsi, je me résigne.

GEORGES, *à Betty et à Frick.*

Descendez l'un et l'autre à la cuisine. Vous, ma sœur, allez vous préparer, et sortez le linge damassé, que le service soit propre; allons, allons, que chacun se rende à son poste.

SCÈNE IX.

RACKET, GEORGES.

GEORGES.

Vous venez à propos, mon oncle Racket, j'allois vous prier de dîner avec nous.

RACKET.

Ma nièce m'avoit parlé d'un filet de bœuf, qu'elle devoit mettre à la broche, et comme c'est mon mets favori, je venois sans façon.....

GEORGES.

Il avoit flairé l'aloyau. Nous avons la compagnie d'un étranger, dont nous voulons gagner les bonnes graces; et comme vous avez beaucoup lu, personne ne peut mieux que vous lui donner une haute opinion de notre savoir-vivre.

RACKET.

Un étranger! de quel pays vient-il?

GEORGES.

J'ai cru d'abord que c'étoit un Irlandois ; mais il ne vient pas à Londres pour y chercher fortune.....

RACKET.

Ce n'est pas ce que je vous demande. Est-il du Portugal, de l'Allemagne, ou de l'Italie ?

GEORGES.

Mais, mon oncle ?

RACKET.

De la Turquie d'Europe, ou de la Turquie d'Asie ?

GEORGES.

Je ne crois pas.

RACKET.

Il pourroit encore venir de l'Arménie, de l'Arabie heureuse, de l'Arabie pétrée, ou de l'Arabie déserte, d'en deça, ou d'en delà de la ligne ?

GEORGES.

Cela ne fait rien à l'affaire que nous avons à traiter avec lui.

RACKET.

Cela y fait beaucoup. Vous croyez, vous autres habitants de Londres, que l'on parle à un Africain, comme à un Asiatique. Ce n'est pas cela.

GEORGES.

Il s'agit seulement de lui faire politesse.

RACKET.

Ses qualités, ses mœurs, son caractère ?

GEORGES.

Quand vous lui aurez parlé....

RACKET.

Certainement, quand je lui aurai parlé, je saurai ce qu'il est ; mais on aime à être prévenu.

GEORGES.

Nous avons pensé, mon frère et moi, que comme c'étoit un étranger, vous pourriez nous être utile auprès de lui.

RACKET.

Sans doute; il y a une manière de s'y prendre avec les étrangers, il y a une manière.

GEORGES.

Il doit savoir les langues des pays lointains; je vous ai ouï dire, mon oncle, que vous en saviez plusieurs.

RACKET.

Oui, j'en sais plusieurs; mais je n'aime pas à les parler; il y a toujours un certain accent qui manque. Ainsi ne faites pas mention de mon savoir dans cette partie : entendez-vous, mon neveu ?

GEORGES.

Le voici avec mon frère.

(*Pitt et Johnson restent à la porte du fond, chacun faisant des façons pour ne pas entrer le premier.*)

RACKET.

D'abord, ce n'est point un Lapon, car il est d'une belle taille; ce n'est pas non plus un Africain, car il est blanc comme nous.

SCÈNE X.

Les précédents, PITT, JOHNSON *pousse fortement Pitt, et entre.*

PITT.

Ne vous êtes-vous pas fait mal?

JOHNSON.

Au contraire.

GEORGES.

Voici mon oncle Racket que j'ai l'honneur de vous présenter ; c'est l'oracle de la famille.

PITT.

Il a été pendant vingt ans l'honneur de la chambre des communes.

JOHNSON.

Enchanté, Monsieur, de l'honneur..... des communes, et du dîner que.....

RACKET.

Monsieur, le vrai mérite n'est pas toujours récompensé comme il devroit l'être ? N'importe ; je suis content de moi, et je jouis dans ma retraite d'une considération qui vaut mieux que la fortune.

JOHNSON.

Je me félicite que le hasard m'ait procuré l'avantage de connoître un homme d'un mérite aussi rare, avec lequel je me fais un plaisir de dîner.

RACKET, *bas à Georges.*

Je lui soupçonne du discernement.

GEORGES.

Mon oncle, Monsieur, me demandoit tout à l'heure le nom de votre pays.

JOHNSON.

Je suis né à Ispahan.

RACKET.

Ispahan, ville capitale de la Perse. Monsieur est Persan, je le gagerois.

JOHNSON.

Cela est vrai, Monsieur.

RACKET, *d'un air triomphant.*

Quand je vous disois, Georges!

GEORGES, *à part.*

C'est singulier, comme il a deviné cela tout de suite.

RACKET.

Monsieur a beaucoup voyagé, à ce qu'il me paroît?

JOHNSON.

J'ai fait à-peu-près le tour du monde, et je dînois ordinairement.....

PITT.

Combien faut-il de temps pour faire le tour du monde?

JOHNSON.

Cela dépend de la manière dont on le feroit.

PITT.

Eh bien! en wiski par exemple.

JOHNSON.

Comptez-vous les montagnes?

PITT.

Non, non, rien que le tour du monde, sans compter les montagnes.

JOHNSON.

Sans compter les montagnes..... il faudroit environ cinq ans deux mois et quelques jours, mais dans la belle saison.

GEORGES.

Je le crois bien.

RACKET.

Ce que je serois le plus curieux de connoître, c'est le pole arctique, et le pole antarctique.

JOHNSON.

Vous avez bien raison, Monsieur.

RACKET.

On dit qu'ils sont aplatis tous les deux.

JOHNSON.

Oh ! plats, Monsieur, plats comme ma main.

GEORGES.

Mon oncle Racket sait un peu de tout, comme vous voyez.

JOHNSON.

Monsieur respire le savoir; et j'espère en dînant.....

GEORGES.

Mais je crois que l'on sert; voilà ma sœur.

RACKET, *à Georges.*

Votre sœur, quelle idée !

GEORGES.

Je lui ai fait sa leçon, elle ne dira rien.

SCÈNE XI.

Les précédents, ANGELICA, FRICK, BETTY.

(*Betty et Frick ont précédé miss Angelica en portant la table, ils servent pendant le commencement de la scène.*)

JOHNSON.

Quoi ! c'est-là miss Angelica, cette sœur chérie ?

GEORGES.

Oui, Monsieur.

JOHNSON.

Comment ! vous appelez cela simplement une bonne fille? On voit bien qu'un frère n'est pas toujours un bon juge du mérite de sa sœur. Mademoiselle, je suis bien charmé que cette occasion, dont je suis enchanté.....

ANGELICA.

Monsieur, je suis beaucoup plus enchantée, et je suis votre très humble servante.

JOHNSON *à Georges.*

Une bonne fille, ah ! Monsieur !

GEORGES.

Elle a d'assez beaux yeux, mais pour vous, Monsieur, qui avez vu tant de belles choses.....

JOHNSON.

Comment donc d'assez beaux? je vous assure que, quoique j'aie été, je crois, par tout le monde, je n'en ai de ma vie vu que deux qui puissent leur être comparés.

ANGELICA.

Et où cela, Monsieur ?

JOHNSON.

L'un à Constantinople, et l'autre à Nuremberg.

RACKET.

A Nuremberg, en Allemagne!

JOHNSON.

Oui, Monsieur.

ANGELICA, *à part.*

Voilà un homme poli du moins. (*haut*) Quel âge me donneriez-vous, Monsieur?

JOHNSON.

Pardon, Mademoiselle, il ne faut jamais faire de ces sortes de questions à un étranger.

RACKET.

Sans doute. (*à part*) Elle veut parler.

JOHNSON.

Ils ne savent ni flatter, ni faire des compliments.

RACKET, *à part.*

Tant mieux ; s'il pouvoit lui dire quelque bonne vérité qui l'obligeât à se taire.

ANGELICA.

Je n'en veux point non plus ; dites naturellement ce que vous pensez.

JOHNSON.

De grace.

ANGELICA.

Ah ! je vous prie.

JOHNSON.

Vous vous fâcherez, je vous dirai vrai.

ANGELICA.

N'importe.

JOHNSON.

Vous le voulez ? vous avez vingt-sept ans, peut-être vingt-huit ?

GEORGES *et* PITT *ensemble.*

Ah ! ah !

RACKET, *à part.*

Il se moque d'elle.

ANGELICA, *à un de ses frères qui rit.*

Taisez-vous.

JOHNSON.

Eh bien ! vous le voyez, vous allez vous fâcher.

ANGELICA.

Point du tout ; non, Monsieur, j'aime la franchise à la passion.

RACKET, *bas à Georges.*

Dans la conversation, votre sœur veut toujours prendre le dé, et elle n'entend absolument rien à entretenir un étranger.

GEORGES.

C'est vrai.

RACKET *de même.*

Si l'on ne me laisse pas le temps de causer avec lui, je ne vous réponds point du succès de votre affaire.

GEORGES.

Ah ! parlez-lui, mon oncle.

RACKET, *à Johnson.*

Monsieur, puisque vous avez été à Nuremberg, vous aurez sans doute été à Mayence ?

JOHNSON.

Oui, Monsieur.

RACKET.

A Francfort ?

JOHNSON.

Oui, Monsieur.

RACKET.

Francfort sur le Mein.

JOHNSON.

Oui, Monsieur.

GEORGES.

Allons, Monsieur, la table est servie.

RACKET.

Francfort, ville impériale.

JOHNSON, *marquant de l'empressement pour s'approcher de la table.*

Non, Monsieur.

RACKET.

Est-ce qu'elle ne l'est plus ?

JOHNSON, *en regardant la table.*

Comment ! elle ne l'est plus ?

RACKET.

A.... à.... Gottinguen ?

JOHNSON.

Non, Monsieur.

RACKET.

A Brunswick, à Cassel, à Vienne dans l'Autriche ? Vous voyez, Monsieur, que je connois un peu le monde.

JOHNSON.

Vous êtes l'Européen auquel j'ai apperçu le plus de connoissances. (*il va se mettre à table.*)

RACKET, *à l'un de ses neveux.*

Voilà comme l'on parle à un étranger.

GEORGES.

Ah ! si ce que vous venez de lui dire pouvoit l'engager à nous céder le diamant qu'il a à vendre, au prix que nous lui en offrirons, quelle reconnoissance nous vous devrions, mon oncle !

RACKET.

L'essentiel est que votre sœur ne se mêle pas de la conversation. (*il s'approche de la table.*)

GEORGES.

Daignez donc, ma sœur, vous souvenir que vous devez garder le silence.

ANGELICA.

Taisez-vous vous même ; je parle mieux que vous. (*elle se met à table.*)

GEORGES.

Voilà bien les femmes ! (*on dîne, Betty et Frick servent.*)

JOHNSON, *à Georges.*

Monsieur, voilà un repas succulent. Vous songerez à ce que je vous ai demandé sur ce que vous savez.

GEORGES.

Oui, Monsieur; je vous dirai même....

JOHNSON.

Peste! quel aloyau.

GEORGES.

Qu'après avoir mûrement réfléchi....

JOHNSON, *montrant Betty.*

Et cette belle enfant, n'est-elle pas des nôtres?

GEORGES.

C'est notre cuisinière Betty, qui est là pour avoir l'honneur de vous servir.

JOHNSON.

Pour me servir, ah! ah! belle Betty! à boire, Betty. (*à Georges*) Achevez, s'il vous plaît. (*Frick ôte l'aloyau*) Doucement, petit, je mangerai encore deux fois de ce plat. (*à Georges*) Continuez, mon cher.

GEORGES.

Mais vous ne mangez point; voudriez-vous de ceci? (*Frick enlève un morceau, mange derrière les autres, et boit à la bouteille.*)

JOHNSON.

Comment donc? je ne mange point; je vous assure que, dans tous les voyages que j'ai faits, et par terre et par mer, je n'ai jamais eu autant d'appétit.

PITT.

Ah! ah! Monsieur a été sur mer?

JOHNSON.

Autant que sur la terre, pour le moins.

PITT.

C'est que nous avons un cousin qui est aussi allé sur mer; ne l'y auriez-vous pas rencontré? c'est un nommé Ritmer, un grand, brun.

JOHNSON.

Sur la mer un grand brun.

PITT.

Oui, plus grand que moi, de beaucoup.

JOHNSON.

C'est donc un mât que ce grand brun là: mais vous croyez donc, M. Pitt Flutter, qu'on se rencontre sur la mer, comme dans la grande allée du Parc Saint-James?

RACKET.

Vous ne savez donc pas qu'il y a plusieurs mers; la mer de l'océan, la mer baltique, la mer atlantique, la mer.... En vérité, mon neveu, vous êtes d'une ignorance....

PITT.

Mais, après tout, mon oncle, si j'avois été comme vous, tantôt à Windsor, tantôt à Richemond, tantôt je ne sais où, j'en saurois peut-être autant; mais c'est une chose connue, que je ne puis pas quitter mes affaires; cela viendra peut-être, et nous verrons pour lors.

RACKET.

Eh bien! en attendant, laissez parler ceux qui en savent plus que vous. Il y a encore la mer rouge, la mer méditerranée.

JOHNSON.

Quel puits de science!

RACKET.

Chez quel peuple Monsieur a-t-il le plus vécu?

JOHNSON.

Chez quel peuple ?

RACKET.

Oui, Monsieur, chez quel peuple, soit despotique, monarchique, ou démocratique ?

JOHNSON.

J'entends : dans la Talampinie orientale, Monsieur.

PITT *et* GEORGES.

Dans la Talampitinopie orientale !

RACKET.

Dans la Talampinie orientale ; c'est, je crois....

JOHNSON.

C'est l'ancienne terre de Chanaan.

RACKET.

En Galilée. J'y suis, j'y suis.

PITT.

Est-ce là ce pays dont vous m'avez parlé tantôt, Monsieur, et où il y a de si beaux diamants ?

JOHNSON.

Justement, dans l'escalier du clocher.

GEORGES.

Ah ! contez-nous quelque chose de ce beau pays là.

JOHNSON.

Quel pays, Messieurs, quel pays ! le soleil ne s'y couche jamais ; les arbres y portent des fruits avant la saison ; l'hiver y est comme notre été ; l'été comme notre printemps ; et il y a une montagne, vingt fois haute comme la tour de Londres.

GEORGES *et* PITT *ensemble*.

Ah ! quelle montagne !

JOHNSON.

Qui est toute couverte de raisins, dont les plus petits grains sont plus gros que le poing, et de laquelle il découle une rivière dont l'eau est bien le meilleur vin qu'on puisse imaginer.

FRICK *et* BETTY *ensemble, la bouche pleine.*

Ah ! quel bon pays ! quel bon pays !

RACKET.

Il n'y a rien là d'extraordinaire ; tout le monde connoît la terre de Chanaan.

JOHNSON.

Aussi ce pays là n'est-il habité que par des gens comme il faut ; il n'y a ni paysans, ni ouvriers, ni marchands même.

PITT.

Y a-t-il des orfèvres ?

JOHNSON.

Non, Monsieur, non ! tout le monde y est assez de qualité pour n'y rien faire.

ANGELICA.

Et le soleil ne s'y couche jamais : il y fait donc jour toute l'année ?

JOHNSON.

Oui, Mademoiselle, et pour la preuve de cela, c'est qu'il n'y a qu'un quantième dans l'almanach.

ANGELICA.

Cela est charmant ; le sexe y est-il beau ?

JOHNSON.

Superbe.

ANGELICA.

Et les hommes, comment sont-ils ?

JOHNSON.

Les hommes sont assez bien ; mais ce qui ne plairoit pas généralement, c'est qu'ils ont tous, comme vous savez, le visage au-dessus de la tête.

ANGELICA.

Ah fi !

GEORGES.

Que dites-vous là ?

PITT.

Est-il possible ?

RACKET.

Mais vous êtes étonnés de tout, vous autres.

PITT.

Le visage au-dessus de la tête ! et leur chapeau ?

JOHNSON.

Ils le portent sous le bras.

PITT.

C'est vrai ?

GEORGES.

Le visage au-dessus de la tête ! mais comment font-ils pour se regarder ?

JOHNSON.

Ils baissent l'occiput ; mais on ne se regarde guère dans ce pays là, c'est une nation entièrement livrée à l'étude des astres.

GEORGES.

Ah ! ah !

JOHNSON.

Aussi sont-ils d'une profondeur dans cette science ; ah ! d'une profondeur.... Vous n'imagineriez jamais quel est leur petit jeu de société ; c'est de prédire des comètes.

GEORGES.

Ah ! ah !

JOHNSON.

Ils les prédisent jusques à dix mille ans à l'avance, et ne se trompent jamais.

GEORGES.

C'est fort.

JOHNSON.

C'est encore une chose bien étonnante que de voir les Talampinois dans les places publiques, gager entre eux combien il y a d'étoiles au-dessus de leur tête, ou au-dessus d'une telle province, d'une telle ville, d'un tel clocher.

GEORGES.

Des étoiles ? mais il me semble, Monsieur, que vous nous avez dit tout à l'heure, qu'il ne faisoit jamais nuit dans ce pays là.

JOHNSON.

Cela est vrai ; mais l'habitude qu'ont les gens de ce pays, de fixer toujours le ciel, est cause qu'ils voient des étoiles en plein midi, comme vous, Messieurs..... vous en pourriez voir, si vous aviez le visage comme eux.

GEORGES.

Ha ! fort bien, je vous demande pardon, Monsieur, de la liberté que j'ai prise.

JOHNSON.

Point du tout ; votre réflexion étoit très spirituelle.

GEORGES.

Ma sœur, pour laisser le temps à Monsieur de manger, et tâcher de l'amuser, vous devriez chanter une petite chanson.

RACKET.

Quelle idée !

GEORGES *à Johnson.*

Elle a de la voix.

ANGELICA.

Si je croyois que cela pût faire plaisir à Monsieur.

JOHNSON.

En douteriez-vous ? oh ! je vous en prie instamment.

GEORGES.

Tâchez seulement d'en choisir une qui puisse être du goût de Monsieur; rien de trivial sur-tout.

ANGELICA.

Eh ! mon frère, je sais bien ce qu'il faut. (*elle chante.*)

Le beau Lycas aimoit Sylvie ;
Sylvie aimoit le beau Lycas :
Un soir au bord de la prairie ,
Le hasard conduisit leurs pas :
En se voyant tous deux rougirent ,
Puis chacun des deux soupira ;
Mais ce qu'ils firent , mais ce qu'ils dirent ,
L'autre couplet vous l'apprendra ,
Larira ,
L'autre couplet vous l'apprendra.

GEORGES.

Fort bien ; n'est-ce pas , Monsieur ?

JOHNSON.

On ne peut rien de mieux.

GEORGES.

La chanson est assez bien : le commencement de cette histoire promet quelque chose.

ANGELICA.

Il y a encore dix-neuf couplets sans la reprise.

JOHNSON.

Tant mieux.

ANGELICA, *chantant.*

L'autre couplet vous l'apprendra....

JOHNSON.

Quelle voix ! quel goût !

ANGELICA, *chantant.*

Larira.

JOHNSON.

Quel dommage que Mademoiselle ne sache pas le chanaenois ; c'est une langue faite pour le chant, c'est une langue douce, douce, il n'y a pas une seule voyelle.

RACKET.

Y a-t-il des diphtongues ?

JOHNSON.

Oui, Monsieur.

ANGELICA, *chantant.*

L'autre couplet vous l'ap prendra,
Larira.

RACKET.

Il n'y a point d'*a*, point d'*é* ?

JOHNSON.

Non, Monsieur.

ANGELICA, *chantant.*

Mais ce qu'ils firent, mais ce qu'ils dirent,
Vous l'apprendra, larira.

RACKET.

Point d'*i* par conséquent ?

JOHNSON.

Non, Monsieur.

RACKET.

Point d'*o* non plus, point d'*u*?

ANGELICA, *chantant en même temps avec précipitation.*

L'autre couplet vous l'apprendra,
Larira.

RACKET.

Eh ! ma nièce, laissez-nous en repos avec votre larira, vous interrompez toujours les conversations les plus intéressantes et les plus instructives.

ANGELICA.

C'est vous-même, mon oncle, qui m'interrompez; et cela n'est guères poli envers Monsieur qui, comme vous l'avez entendu, m'avoit demandé.....

RACKET.

Croyez-vous qu'un étranger, comme Monsieur, s'amuse de ces bagatelles ?

ANGELICA.

Sans doute; n'est-il pas vrai, Monsieur?

RACKET.

Oui, oui, demandez-lui.

JOHNSON.

Dispensez-moi, de grace.

ANGELICA.

Non, non, expliquez-vous.

JOHNSON.

Il me semble que Monsieur votre oncle n'aime pas la musique; ainsi, si vous le voulez bien, nous prendrons un autre moment pour les dix-huit couplets qui me reviennent, et pour lesquels je demeure votre créancier, et votre créancier inexorable. (*bas à Angelica*) Monsieur votre oncle n'aime pas la musique, vous m'entendez.

(*haut en se levant*) Monsieur votre oncle n'aime pas la musique.

RACKET, *bas à Johnson.*

Monsieur n'aime pas la musique. Vous vous êtes merveilleusement tiré d'affaire.

JOHNSON, *bas à Racket.*

Dix-neuf couplets sans la reprise !

RACKET et ANGELICA, *ensemble.*

Monsieur n'aime pas la musique. Il y a de quoi mourir de rire.

JOHNSON, *s'avançant sur le devant du théâtre auprès de Georges, et laissant dans le fond l'oncle et Pitt, dit à Georges :*

M. Georges, faites-vous toujours aussi bonne chère?

GEORGES.

Monsieur, nous avons ajouté quelque petite chose pour vous témoigner la considération.....

JOHNSON.

En vérité, Monsieur, vous avez pour moi des attentions singulières, et je ne sais à quoi je les dois.

GEORGES.

A votre mérite, Monsieur.

JOHNSON.

Sérieusement ?

GEORGES.

Oui, Monsieur, ce sont vos qualités personnelles.....

JOHNSON.

C'est là ce qui vous plaît en moi ; j'avoue que de cette façon-là, je serois d'autant plus sensible à toutes vos politesses.

GEORGES.

N'en doutez point, Monsieur.

JOHNSON.

Au lieu que des témoignages d'amitié, qu'on croiroit devoir à quelque spéculation, à quelque.....

GEORGES.

Fi donc, Monsieur!

JOHNSON.

Pardon, quelquefois.....

GEORGES.

Vous ne nous connoissez pas.

JOHNSON.

Je le crois, et....

GEORGES.

Tel que vous me voyez, je suis une espèce de philosophe. Voilà ce dont je fais cas. (*il met sa main sur le cœur de Johnson*) tout le reste n'est rien. (*pendant cette scène, Frick et Betty se mettent à table, et Angelica les sert*) Si vous étiez sans fortune, je vous dirois, Monsieur, voilà ma bourse, prenez, prenez, vous dis-je.

JOHNSON.

Cela est admirable!

GEORGES.

Revenons maintenant à l'affaire du diamant, je vous dirai qu'en l'estimant....

JOHNSON.

Vous refuseriez mon billet?

GEORGES.

Non, Monsieur, point de billet: je vous dirai donc, qu'en l'estimant deux mille livres sterling....

JOHNSON.

Vous croyez que c'est là le plus haut prix?

GEORGES.

Mais ne mangeriez-vous pas encore quelque chose?

il me semble que vous n'avez pas touché aux gâteaux d'amandes ?

JOHNSON.

Aux gâteaux d'amandes ? il me semble que non. (*Georges court chercher l'assiette des gâteaux, la présente à Johnson, la reporte sur la table, et revient très vîte.*)

PITT *à Racket, pendant le mouvement de Georges.*

Ce coquin de Georges, comme il l'amadoue !

GEORGES, *à Johnson.*

Ils sont bons, n'est-ce pas ?

JOHNSON *met un gâteau dans sa bouche.*

Excellents; mais j'étouffe.

GEORGES.

Eh vîte ! vîte ! du vin de Madère, Betty. (*Betty verse du Madère.*)

PITT, *à Racket.*

Quel fin matois ! nous ferons un excellent marché; ce ne sont point des politesses perdues.

GEORGES.

Vous dites donc que le diamant en question pèse 61 karats, 5 grains, 17/32es ?

PITT.

N'oublie pas la petite tache.

GEORGES.

Vous êtes un homme d'honneur. Eh bien ! en conscience, sans voir, j'en offre.... Encore un petit coup.

JOHNSON.

Volontiers.

PITT, *à Racket.*

Il le tient, il le tient ; l'affaire est dans le sac.

SCÈNE XII et dernière.

Les précédents, TOM.

TOM.

LADY Booder, ma maîtresse, m'envoie savoir si ses girandoles sont prêtes.

PITT, *à part.*

Au diable l'importun. (*haut*) Passez demain matin, M. Tom.

JOHNSON, *à part.*

Tom ! le malheureux ! il va tout gâter ; si je pouvois le prévenir.

TOM.

Je ne me trompe pas, c'est mon ami Johnson ! Parbleu ! je suis charmé de te rencontrer.

GEORGES, *à part.*

Qu'est-ce à dire ? un laquais le tutoie ?

JOHNSON.

Laissez-moi, je ne vous connois point.

GEORGES.

A la bonne heure.

TOM.

Tu m'en veux, parce que j'ai refusé ce matin de te prêter une demi-couronne. Mes principes s'y opposoient ; mais je t'ai promis de te rendre tous les services qui ne me coûteroient rien. Je me suis occupé de toi, et je t'ai trouvé une très bonne place chez un seigneur gallois, qui arrive à Londres, pour s'y faire des amis, en tenant une excellente table. Cette condition, mon

cher, est une mine d'or à exploiter; cet homme est prodigue, et paie les mémoires de ses gens, sans jamais rien rabattre.

JOHNSON.

Diable! voilà un beau procédé de ta part; je ne t'en aurois pas cru capable: je commence à goûter tes principes.

TOM.

Tu finiras par les suivre, si tu veux conserver tes amis.

PITT.

C'est une plaisanterie, sans doute.

TOM.

Comment une plaisanterie? non, parbleu! la place vaut 50 livres sterling de gages, sans compter les profits; et je connois trop bien les talents en arithmétique de mon ami Johnson, pour ne pas être certain que l'accessoire vaudra mieux que le principal.

JOHNSON, *courant à lui.*

Ah! que je t'embrasse cent fois, mille fois, pour t'exprimer ma gratitude.

TOM.

Ne va pas m'étouffer dans les transports de ta reconnoissance.

JOHNSON.

Comment, est-ce que tu étouffes? veux-tu boire du vin de Madère?

TOM.

Volontiers.

JOHNSON.

A la santé de ces Messieurs. Messieurs!

GEORGES, *à Johnson.*

Mais enfin, qui êtes-vous donc, Monsieur?

JOHNSON.

Le meilleur cuisinier de toute l'Angleterre.

GEORGES.

Quoi! c'est un cuisinier que nous avons admis à notre table?

JOHNSON.

Et falloit-il pour dîner avec vous, faire preuve de noblesse.....

TOM.

L'avez-vous traité en connoisseur?

JOHNSON.

J'ai trouvé tout excellent; ces Messieurs font très bien les choses.

RACKET.

Mes neveux, je crois que l'on nous plaisante.

JOHNSON.

Est-ce que l'on se moque des gens dont on a mangé le dîner?

RACKET.

Cela se voit souvent.

JOHNSON.

Oui, mais une maxime superbe, et dont je fais grand cas, c'est qu'on doit s'abstenir pendant six mois de médire des personnes, qui nous ont régalés. Ainsi, Messieurs, traitez-moi deux fois par an, comme vous l'avez fait aujourd'hui, et je dirai du bien de vous tout le temps de ma vie. Un petit verre de liqueur, et nous finirons l'affaire du diamant.

BIBLIOTHECA

PITT.

Betty, le flacon et des petits verres. (*Betty sert.*)

JOHNSON.

Mon cher Tom, ces Messieurs sont les plus honnêtes gens du monde, et je leur veux du bien.

TOM, *après avoir bu.*

Excellente, d'honneur.

RACKET.

C'est de la veuve Anfoux.

JOHNSON.

Tout juste.

GEORGES.

Maintenant, venons à notre objet. Le diamant.....

JOHNSON.

C'est juste, c'est très juste. Écoutez, Messieurs, ce diamant là, rendez-moi justice, vous ai-je dit que je l'eusse ?

GEORGES.

Comment ! vous ne l'auriez pas ?

JOHNSON.

Avant de m'expliquer, répondez à ma question ; vous ai-je dit que je l'eusse ?

GEORGES.

Eh bien ! non.

JOHNSON.

Je voulois vous arracher cet aveu, pour vous prouver ma loyauté. Mais, comme j'ai pour vous, Messieurs Georges et Pitt Flutter, pour votre oncle Racket, et pour miss Angelica votre sœur, une estime particulière, je vous promets de vous faire voir ce diamant, quand je l'aurai trouvé.

GEORGES.

Quand vous l'aurez trouvé ?

JOHNSON.

Pourquoi ne le trouverois-je pas ? je le cherche depuis que je sais qu'un lord a eu le malheur de le perdre, et si je vous ai fait tant de questions sur la valeur de ce diamant, c'est que j'étois bien aise de savoir de combien seroit riche celui que le hasard voudroit favoriser.

GEORGES.

Ah ! que nous sommes bêtes.

JOHNSON.

Non, badauds ! badauds ! badauds ! et remarquez que c'est vous qui le dites.

PITT.

Georges ni moi ne sommes point des badauds ; nous ne souffrirons point..... Mon frère ; il faut.....

JOHNSON *se campe en boxeur.*

Doucement, Messieurs, doucement ; point de voies de fait, vous n'y gagneriez rien.

PITT.

Des gens comme nous ne doivent pas se compromettre.

RACKET.

C'est mon avis. Pope dit que la prudence vaut mieux que la force.

JOHNSON.

Avalez la chose en douceur. Vous avez voulu vous amuser à mes dépens, et moi j'ai voulu faire un bon repas aux vôtres. Quittons-nous sans rancune, et souvenez-vous qu'il ne faut jamais se moquer de personne,

parce qu'on court le danger de trouver plus fin que soi ; et si jamais vous avez besoin d'un dîner, venez chez moi un matin, comme de bons amis.

GEORGES.

Nous y viendrons.

JOHNSON.

Et je vous donnerai....

GEORGES.

Un bon dîner ?

JOHNSON.

Non, Monsieur, mais je vous apprendrai comme on dîne sans argent, aux dépens.....

GEORGES, *lui coupant la parole.*

Très bien, très bien.

FIN.

Universitas BIBLIOTHECA Avionsis

Cette Comédie fait partie d'une Collection des meilleures pièces des théâtres allemand, anglois, etc. arrangées pour la scène françoise, et qui auront été représentées avec succès sur le nouveau théâtre des Variétés-Etrangères, établi à Paris, rue Saint-Martin.

Il en paroît environ trois par mois ; toutes sont imprimées avec le même soin, et la réunion de ces pièces formera une Collection très curieuse de ce que les théâtres des autres nations de l'Europe offrent de plus nouveau et de plus piquant. Sans doute nous n'aurons à présenter à nos lecteurs rien qui puisse être comparé à Molière, à Regnard; mais la nouveauté a bien aussi quelque mérite, et la comparaison devra s'établir, non pas avec les chefs-d'œuvre de ces hommes immortels, mais avec les pièces nouvelles que les auteurs modernes font paroître avec plus ou moins de succès sur les divers théâtres de la capitale. On reconnoîtra que, si dans les pièces de notre Recueil, l'exécution *sent parfois son étranger*, l'invention en est presque toujours très ingénieuse, et les détails fort amusants.

Les personnes qui désireront se procurer ces pièces au moment même de leur publication, pourront souscrire pour cinquante feuilles d'impression, ce qui donnera environ quinze comédies; chacune leur sera expédiée, franche de port par la poste, le jour même de la publication.

Le prix de cet abonnement est de 15 fr. pour Paris et les départements, et 18 fr. pour l'étranger.

LISTE

Des Pièces jouées au Théâtre des Variétés-Étrangères, *jusqu'au 10 avril 1807 inclusivement;*

Et qui se vendent chez ANT.-AUG. RENOUARD, *Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.*

En 5 actes.

Les deux Klingsberg ou Avis aux Vieillards, *Kotzebue.*

En 4 actes.

L'Épigramme ou les Dangers de la Satire, *Kotzebue.*
Célestine ou Amour et Innocence, *Soden.*

En 3 actes.

L'Officier Suédois, *Kotzebue.*
Le Mari d'autrefois, *Kotzebue.*
Aurore ou la Fille de l'Enfer, *Soden.*

En 2 actes.

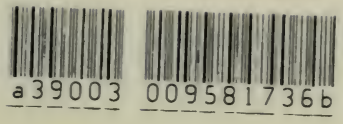
A quoi cela tient, *Garrick.*
La fille de quinze ans, *Garrick.*
Le Schall.
Les Chaises à Porteurs, *Junger.*

En un acte.

Le Mari hermite, *Kotzebue.*
La Contribution de guerre, *Kotzebue.*
La Famille des Badauds.
Le petit Cousin.

Plusieurs autres Pièces sont sous presse.

566 143


a39003 0095817366